

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET COMMUNICATION

Introduction : les enjeux symboliques du lien social

Certaines études critiques sur les formes contemporaines de communication soulignent une tendance qui serait aujourd'hui dominante: la *dissolution du symbolique* dans l'imaginaire artificiel de la consommation et des médias. Cela aurait pour conséquence l'éclatement d'une représentation unifiée du monde social et collectif dont la fonction était à la fois la constitution de différences subjectives et la reconnaissance d'un espace commun (Freitag, 2001). Mais cet éclatement pourrait-il aller dans le sens d'une expansion vers plusieurs espaces ou lieux de relations sociales? Bien que difficiles à maîtriser, ceux-ci se montreraient susceptibles de produire des combinaisons nouvelles d'échanges sociaux plus ou moins formels et informels¹.

Or, d'où découle cette importance de la gestion symbolique des relations sociales, à savoir la création d'un espace commun de communication? C'est d'abord la sociologie durkheimienne qui nous a montré comment l'activité symbolique était un pilier essentiel de la société. Durkheim identifie dans les représentations collectives des vertus *sui generis* «qui jouissent de propriétés merveilleuses. Par elles, les hommes se comprennent, les intelligences se pénètrent les unes les autres. Elles ont en elles une sorte de force, d'ascendant moral en vertu duquel elles s'imposent aux esprits particuliers» (Durkheim, 1968, p. 625). C'est donc le symbolique qui configure la réalité en donnant la possibilité de la penser et de la communiquer. Il en reste la question de ce que Louis Dumont (1979, p. 18) appelle «l'aperception

sociologique de l'individu»: la personne individuelle est-elle considérée comme fonction de la société, ou bien la société serait-elle le produit et la fonction des individus qui la constituent? Et encore, la relation individu/société est-elle centrale ou bien est-ce l'indice d'une idéologie se cachant sous des cadres symboliques surdéterminés par l'existence de relations de pouvoir? «Un homme qui ne penserait pas par concept ne serait pas un homme; car ce ne serait pas un être social», écrivait Durkheim (1968, p. 626). Mais, comme le souligne Dumont, la société moderne constitue son idéologie définissant l'individu à la fois comme un sujet doué de libre arbitre et comme le produit de contraintes issues de règles et de relations sociales. Dans une perspective fonctionnaliste, la pensée collective et sociale garde un dualisme assez explicite: les représentations deviennent autonomes et suivent leurs propres règles. Les individus doivent s'y reconnaître, se classifier, se placer et se hiérarchiser, en définissant des espaces communs s'ils ne veulent pas risquer d'être marginalisés, voire exclus.

Simmel soulignait le caractère abstrait ou ambivalent de cette conception de l'individualité: «nous nommons l'individu selon un type où il ne trouve pas de coïncidence absolue (...) nous sommes tous des fragments de l'homme en général et de nous mêmes (...); le regard de l'autre intègre ce matériel fragmentaire dans ce que nous ne sommes jamais à part entière, (...) nous considérons l'autre comme quelqu'un qui co-habite un même monde particulier» (Simmel, 1908, trad. it. pp. 30 ss.). La pression du holisme collectif est atténuée par Simmel en introduisant la possibilité – moderne – des différenciations sociales liées à des interactions pratiques et plurielles, plutôt qu'à une société abstraite. Chaque groupe de sociabilité est puissant, mais l'individu («social») s'engage dans sa propre responsabilité subjective voire intersubjective, consistant à construire son identité par des opportunités multiples de combinaison et d'intersection.

Représentations sociales et sens commun

Nous retrouvons aussi cette perspective dans la suggestion de Serge Moscovici, lorsqu'il nous propose de transformer le concept des représentations collectives en «phénomène des représentations sociales» (1984). Il remarque qu'un type spécial de représentations a la capacité de combiner des aspects hétérogènes dans une unité n'ayant pas forcément besoin de consistance logique – dans le sens strict du terme – mais plutôt d'une consistance *pratique* qui puisse faire face aux situations très diversifiées des sociétés contemporaines. Il nous propose une distinction entre l'univers réifié de la science et le monde consensuel de la vie quotidienne: c'est dans celui-ci qu'il nous invite à reconnaître une pensée sociale naïve, «d'amateurs». C'est une pensée qui ne se réduit pas aux formes abstraites de ce qui a été capitalisé et sédimenté par et dans les institutions, mais qui pourrait se rapprocher de la pratique d'interactions communicatives dont parle Habermas (1969), même si Moscovici ne lui accorde pas une rationalité stricte, car il en souligne aussi un côté «magique». C'est une pensée qui aime les analogies, pressée par la hâte de parvenir à des conclusions efficaces, soit par la conversation triviale et sociable, soit par des

contraintes conduisant à des pôles extrêmes plutôt qu'à un consensus fondé sur une médiation rationnelle ou majoritaire. Son but est d'abord l'efficacité pratique face aux interférences et aux informations inconnues, qui atteignent des individus se trouvant au carrefour de flux communicatifs multiples. Ce sont des flux qui débordent, par exemple, de l'univers scientifique² pour migrer dans les horizons de l'expérience pratique ordinaire, par des moyens techniques de communication de plus en plus répandus.

Les représentations sociales nous proposent certes des formes déterminées de signification, qui sont le produit d'une culture pour permettre aux groupes et aux individus aussi bien de communiquer que de légitimer la réalité; mais en même temps, elles recouvrent moins le rôle de fonction stable de légitimation du monde commun, que de phénomène de médiation et de négociation. Les sujets sociaux ne sont pas que de simples cibles passives d'information et d'influence, car on ne peut pas leur empêcher d'y chercher des ancrages qui puissent s'avérer significatifs pour eux-mêmes et pour leur propre groupe, qu'ils soient provisoires ou éphémères. La pensée institutionnelle établie n'est pas la seule source d'influence pour l'élaboration d'une représentation. Il y a aussi l'influence moléculaire des individus se réunissant dans le contexte d'expériences quotidiennes: ce sont ces relations réciproques qui les aident à élaborer la complexité et la fluidité d'événements et d'informations (Moscovici, 1994). D'autant plus que nous vivons aujourd'hui dans une société où information scientifique, information médiatique et bavardage quotidien se mélangent et s'entrelacent donnant lieu à plusieurs occasions de conflit et de consensus: les débats possibles sont de plus en plus diversifiés alors que nous pouvons de moins en moins avoir un recours stable à une tradition établie ou aux valeurs fermées des idéologies. Le sociologue Anthony Giddens (1991) – en parlant de ce qu'il appelle «the high-risk societies in the high-modernity» – souligne les nouvelles exigences qui découlent d'une *self-identity* réflexive, qui serait moins douée de certitudes et plus exposée aux horizons multiples des expériences, tant celles qui sont vécues dans les contraintes pratiques de la vie quotidienne que celles qui sont propres à l'horizon du doute scientifique. La démarche des représentations sociales semble bien répondre aux phénomènes communicationnels qui se révèlent typiques de cette «high modernity»: elles sont capables d'offrir des formes de médiation à la fois déterminées (et donc douées d'un certain sentiment de certitude pratique, bien que provisoire) et ouvertes aux risques de la contingence et du changement.

Elles peuvent ainsi devenir un instrument descriptif important pour comprendre ces processus contemporains où «les influences de masse» rencontrent les milliers «d'influences moléculaires» perdurant dans notre vie quotidienne (Moscovici, 1994). Celles-ci sont trop souvent sous-évaluées par les analyses savantes, d'abord en raison de leur caractère aléatoire et donc peu susceptible de rationalisation. Le phénomène des représentations sociales nous montre comment l'homme social «objective» dans sa vie ordinaire le sens de son action par des processus de reproduction intersubjective qui doivent sans cesse faire face à des sources *concurrentes* d'information (science, vieux et nouveaux médias, sens commun...). Ces dernières se disputent leur propre légitimité mais aussi l'attention et l'adhésion des individus, voire le consensus normatif. Il en reste que le «biais» demeure l'enjeu de cette gestion symbolique de la réalité, compte tenu de l'impossibilité de la connaître sans le filtre d'une représentation quelconque. Le renversement opéré par cette conversion du concept «collectif» de

représentation dans un *phénomène* social de communication constitue le véritable changement de la façon de poser l'ancienne question individu/société. Elle est reliée directement aux situations d'interaction et donc à plusieurs espaces et lieux de sociabilité.

Des arènes plurielles de communication

Alors qu'on pouvait à juste titre écrire que le schéma émetteur-récepteur avec sa métaphore «télégraphique» de la communication contribuait à réduire voire à «stériliser la recherche sur la communication» (Carey, 1985 ; Winkin, 1996 ; Quéré, 1982, p. 21), nous pouvons aujourd'hui remarquer dans les études de Moscovici l'invitation à tenir compte des relations humaines élémentaires, ordinaires, qui sont à leur tour des sources d'influence sur la production et la reproduction du sens social. Comme le disait à plusieurs reprises Habermas (1996 ; 1997), la conception moderne de la démocratie devrait nous obliger à considérer que les *destinataires* peuvent se considérer également comme les *auteurs* de la façon légitime d'organiser et de régler notre vie en commun. Il y aurait donc la place pour un espace symbolique de communication sociale ressortissant dans des arènes plurielles et concurrentes. Les communications institutionnelles et les stratégies multiples du marketing fondées sur la gestion rationnelle de l'*engineering of consent* ne pourraient pas échapper à la pression exercée par ce courant instable de sociabilité. D'ailleurs, celle-ci ne saurait jamais réduire ses multiples systèmes de croyances dans le fantasme d'une *doxa* enfin établie. À cet égard l'analyse des sociologues américains Hilgartner et Bosk (1988) nous montre une forte perspective constructionniste de l'agora publique contemporaine. Ils proposent un modèle par lequel nous pourrions lire les jeux des différents facteurs d'influence agissant dans plusieurs arènes sociales, de la part de nombreux acteurs et règles organisationnelles. Leur métaphore économique de la concurrence extrême – exercée à chaque fois dans telle ou telle arène pour gagner de l'attention – sert bien à cerner les processus de construction de l'*agenda setting* des problèmes sociaux qui obtiennent le rang d'objet de débat public. Toutefois, les auteurs remarquent aussi qu'il existe certains «problèmes» qui demeurent dans des niches plus ou moins susceptibles de s'activer d'une façon plus étendue et puissante. Nous pourrions y rattacher le modèle génétique de Moscovici, surtout lorsqu'il décrit le rôle joué par les minorités actives dans la production du changement social (Moscovici, 1976), ou dans son débat critique sur la thèse de Noelle-Neumann (1991) à propos d'une opinion publique hantée par ce qu'elle appelle la «spirale du silence» (Moscovici, 1991). Si le silence lui-même peut représenter un phénomène influent de communication, si l'apathie ne recouvre pas la peur de l'ostracisme, mais plutôt l'impossibilité pratique d'établir un lien efficace entre croyance et action, alors nos analyses des effets des communications de masse sur la formation des opinions auront beaucoup à gagner avec cette démarche phénoménologique sur les processus de production et de reproduction du sens commun³.

Dans cette perspective, l'approche des représentations sociales constitue un autre élément s'intégrant dans ce qu'Yves Winkin (1981) nommait le «collège invisible» d'auteurs différents, qui nous

poussent à élargir notre vision sur la communication⁴ et nous invitent à quitter le modèle réducteur du schéma informationnel/télégraphique. Ce schéma se bornait à opposer un pôle actif (l'émetteur) et un pôle passif (le récepteur) qu'il serait possible de détacher des relations sociales, nous permettant de les isoler afin de bien maîtriser notre communication. Winkin substitue à ce modèle la métaphore d'une communication «orchestrale», qui ré-introduit les jeux d'interaction dans les mécanismes de production du sens partagé. De même, nous pourrions avancer que la reconnaissance phénoménologique des représentations sociales remplace le fonctionnalisme de la pensée collective et l'holisme d'un individu hyper-socialisé à la Durkheim⁵, avec le jeu sans cesse inachevé de notre «aperception sociologique» d'une agora orchestrale. Ici les individus, dans leurs multiples groupes sociaux, sont à la fois abreuvés de pensée collective et apprivoisent la connaissance sociale établie dans des significations plurielles, au fur et à mesure que leur efficacité pratique dessert la continuité des actions sociales⁶. C'est dans ce double mouvement que se sont rendus possibles soit les conflits soit les consensus, soit la reproduction du sens commun soit la production d'un nouveau sens partagé.

NOTES

1. Cf., par exemple, à ce propos les analyses de Michel Maffesoli, (2000).
2. Moscovici semble s'éloigner à la fois de Durkheim et de Schütz: bien que les représentations sociales ne concernent pas directement la science, celle-ci n'est plus renfermée, comme le fait Schütz (1971), dans une «province finie de signification», bien délimitée par rapport au sens commun de la vie quotidienne.
3. Dans une recherche sur les effets de l'information concernant l'intervention de l'Otan au Kosovo, nous avons trouvé une sorte de «spirale d'apathie silencieuse» qui avait contourné en Italie la question de la légitimité de cette intervention, malgré l'adhésion tout à fait superficielle à la représentation de l'oxymore médiatique de la «guerre humanitaire», fondé par la formule de la «purification ethnique» qui aurait engendré le conflit contre les Serbes (voir Lalli, 2003). Or, cette apathie affichée montrait certains indices de méfiance qui se seraient par la suite confirmés en déclenchant de nombreuses manifestations dans le cas du conflit en Irak.
4. Winkin (1981, p. 21) reprend ici – «sans garder l'idée de pouvoir et de contrôle» – l'expression de Derek de Solla Price (1963), reprise par Diana Crane (1972), pour parler «des réseaux et connexions dominant une discipline scientifique». Il fait «réunir» dans ce collège (qui ne voit pas forcément ses membres se réunir dans un même lieu) des auteurs divers comme ceux de l'École de Palo Alto, des anthropologues, des sociolinguistes, des sociologues comme Goffman, etc.
5. Nous empruntons cette définition de l'individu durkheimien à Steven Lukes (1973).
6. Cette perspective ouvre sur des pistes de recherche qui devraient considérer les différences de capital social et culturel qui influencent l'inégalité des échanges possibles; mais ce serait une autre question que nous ne pouvons pas aborder ici.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CAREY, J., *Communication as Culture: Essays on Media and Society*, Boston, Unwin Hyman, 1985.
- CRANE, D., *Invisible Colleges*, Chicago, Chicago University Press, 1972.
- DUMONT, L., *Homo hierarchicus*, Paris, Gallimard, 1979.
- DURKHEIM, E., (1912), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1968.
- FREITAG, M., «La dissolution postmoderne de l'identité», in ASSOUN, P.-L., ZAFIROPOULOS, M. (dir.), *Les Solutions sociales de l'inconscient*, Paris, Anthropos, 2001, p. 73-137.
- GIDDENS, A., *Modernity and Self-Identity*, Cambridge, Polity Press, 1991.
- HABERMAS, J., *Teoria e prassi nella società tecnologica*, Bari, Laterza, 1969.
- HABERMAS, J., *L'Espace public*, Paris, Bordas, 1986.
- HABERMAS, J., *Droit et démocratie*, Paris, Gallimard, 1997.
- HILGARTNER, S., BOSK, C. L., «The rise and fall of social problems: a public arenas model», *American Journal of Sociology*, vol. 94, 1988, p. 53-78.
- LALLI, P., *Guerra e media. Kosovo: il destino dell'informazione*, Verona, Ombrecorte, 2003.
- LUKES, S., *Émile Durkheim. His Life and Work*, Harmondsworth, Penguin Books, 1973.
- NOELLE-NEUMANN, E., «The theory of public opinion: the concept of the spiral of silence», *Communication Yearbook*, n° 14, 1991, p. 256-287.
- MAFFESOLI, M., *Le Temps des tribus*, Paris, La Table ronde, 2000.
- MOSCOVICI, S., *Social Influence and Social Change*, Londres, Academic Press, 1976.
- MOSCOVICI, S., «The phenomenon of social representations», in FARR, R., MOSCOVICI, S. (dir.), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- MOSCOVICI, S., «Silent Majorities and Loud Minorities», *Communication Yearbook*, n° 14, 1991, p. 298-308.
- MOSCOVICI, S. (dir.), *Psychologie sociale des relations à autrui*, Paris, Nathan, 1994.
- QUÉRÉ, L., *Les Miroirs équivoques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.
- SCHUTZ, A., *Collected Papers*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1971.
- SIMMEL, G., (1908), *Sociologia*, Milano, Comunità, 1989 (traduction italienne).
- SOLLA PRICE (DE), D. J., *Little Science, Big Science*, New York, Columbia University Press, 1963.
- WINKIN, Y. (dir.), *La Nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981.
- WINKIN, Y., *Anthropologie de la communication*, Paris-Bruxelles, De Boeck, 1996.